

Drames, burn-out, dépressions : l'épuisement général des techniciens du spectacle

Les langues se délient pour mettre en lumière les souffrances de ces travailleurs de l'ombre. Enquête sur les conditions de travail d'une profession soumise à des cadences infernales, entre autres évolutions qui provoquent une perte de sens.

🔒 Article réservé aux abonnés



Travailleurs de l'ombre, les techniciens et techniciennes vivent des souffrances trop longtemps étouffées. - Claire Allard



Enquête - Journaliste au pôle Culture

Par **Catherine Makereel** ([/3773/dpi-authors/catherine-makereel](https://www.lesoir.be/3773/dpi-authors/catherine-makereel))

Publié le 5/02/2025 à 20:00 | Temps de lecture: 4 min 🕒

Cette semaine, j'ai encore dit au revoir à un ami, un collègue de travail, un repère. Cette année c'est le premier, mais l'année dernière, trois de mes amis sont morts », s'attristait Lou Van Egmond le 25 janvier sur les réseaux sociaux, en réaction aux drames qui ont emporté ses condisciples, notamment au Théâtre National et au Théâtre Varia. Dans un post amplement relayé en ligne, la régisseuse belge poursuivait avec un plaidoyer poignant sur le

sort de ses pairs : « Mes ami.e.s, à moi, sont plutôt ceux de l'ombre. En coulisse ou en régie, tapis dans le noir, petzel vissée sur le front en mode rouge, intercom sur les oreilles, tous.tes vêtu.e.s de noir (et c'est peut-être l'image la plus glamour de nous). Sans nous, il n'y a pas de lumière, pas de plateau, pas de son, pas de magie, pas de jolis décors, pas de costumes, pas d'images, pas d'esthétique, pas de technique, pas de théâtre. Bizarrement, ce sont mes amis qui disparaissent comme une extinction de masse. »

Encore jeune dans le métier, la régisseuse lumières avoue « avoir très très peur pour la suite » et décrit une situation catastrophique : « Au-delà des décès, dans mon entourage, je ne connais pas un.e seul.e de mes ami.e.s qui ne soit en burn-out ou l'ait été au cours des dernières années. Je n'arrive pas à citer le nom d'un.e seul.e de mes ami.e.s qui ne trouve pas que notre travail soit intense et ne se soit pas senti submergé, envahi, envie de craquer au moins une fois par la pression », souligne la travailleuse qui pointe encore les horaires – « 9-22 h enfermés dans une boîte noire » et « la gueule (des) salaires ! », concluant ainsi : « Ça laisse peu de temps pour essayer d'attraper un rayon de soleil et un rendez-vous avec ses proches, et son psy. »

Des cadences infernales

Sur les scènes, ils et elles sont nombreux à s'émouvoir du mal-être de plus en plus visible de ces métiers « invisibles ». D'un côté, les premiers concernés témoignent d'une vague sans précédent de dépressions et de burn-out dans leur profession. « Si on ne fait rien, il y aura d'autres morts », alerte un travailleur de l'ombre. De l'autre, leurs collègues dans les bureaux administratifs partagent un même ras-le-bol des cadences devenues infernales dans les institutions scéniques où les programmations n'ont cessé de gonfler comme des ballons de baudruche au bord de l'implosion. « Bien sûr, il y a le nombre de spectacles qui a augmenté mais il ne faut pas voir que cela : il faut voir aussi la multiplication des festivals, des lectures, des débats, des expos, des soirées DJ, des opérations spéciales, tous ces “ce sera pas grand-chose” qu'on nous annonce en réunion, mais qui nécessitent qu'une technique se mette en place », dénonce une lanceuse d'alerte, qui souhaite, comme tant d'autres, rester anonyme pour se préserver de pressions ou de sanctions.

”

Il faut voir aussi la multiplication des festivals, des lectures, des débats, des expos, des soirées DJ, des opérations spéciales, tous ces “ce sera pas grand-chose” qu'on nous annonce en réunion

Anonyme

Chez les artistes aussi, les langues se délient pour ouvrir les yeux sur une réalité trop longtemps ignorée : « Violence systémique contre les équipes techniques, on en parle ? », s'interroge l'autrice et metteuse en scène Adeline Rosenstein. « Solidarité, soutien et respect envers mes camarades si durement éprouvé.e.s », affirme la comédienne Jeanne Dandoy. « Nous nous sommes fédéré.e.s pour tenter de sauver un statut. Ne pouvons-nous pas nous fédérer pour tenter de sauver nos collègues ? Tout travail est impossible sans elleux. »

Pour objectiver et comprendre ce mal-être croissant, nous sommes allée à la rencontre de l'Association de Technicien·ne·s Professionnel·le·s du Spectacle (ATPS), qui reçoit régulièrement des témoignages alarmants. « L'évolution des conditions de travail est catastrophique », confirme Christian Halkin, directeur de l'ATPS, qui pointe du doigt les méfaits de « la grande flexibilité » instaurée par la Loi Peeters en 2017. Une loi qui stipule notamment que, lors de répétitions générales, festivals et représentations, il est possible de faire travailler les techniciens 12 heures par jour, et jusqu'à 72 heures par semaine. De même qu'on peut leur demander de travailler dix jours d'affilée, sans repos, mais également ne leur communiquer leurs horaires que huit jours à l'avance. « Vous imaginez pour l'organisation de la vie familiale ! C'est compliqué de se projeter dans ces conditions », s'offusque le directeur de l'ATPS.

Défection post-covid

Sans compter que le covid a largement déstabilisé le système. Alors que, pendant la pandémie, les artistes ont continué de créer, mais sans pouvoir montrer leur travail puisque les institutions étaient fermées, la reprise post-covid a connu un engorgement monstrueux. D'un côté, les programmations connaissent une surabondance exceptionnelle, mais de l'autre, le secteur avait perdu environ 30 % de ses techniciens : « Avec le recul que leur a donné la pause covid, de nombreux

techniciens ont réalisé que les horaires de fou et leur salaire ne leur correspondaient plus et ils sont partis travailler ailleurs », explique Christian Halkin. Ajoutez à cela le manque d'une relève parfaitement formée – pendant le covid, les étudiants n'ont pas pu faire leur stage, ce qui a retardé l'arrivée de professionnels expérimentés sur le terrain – et vous obtenez un épuisement général des forces vives de la technique.

”

Aujourd'hui, les modes de production ont changé. Avec des spectacles qui durent quatre jours, on est sans cesse dans le montage, démontage, montage, démontage. Il y a une dévalorisation du métier

Lorenzo Chiandotto, Directeur technique à la retraite

Nombreux sont ceux qui dénoncent cette vie à flux tendu. Comme Lorenzo Chiandotto, qui a été directeur technique dans plusieurs théâtres : « Quand je travaillais au Théâtre National, on était sur trois semaines de répétitions, trois semaines de création, trois semaines de tournée », se souvient le désormais retraité. « On faisait partie d'une équipe. On bossait comme des ânes mais on s'amusait. Aujourd'hui, les modes de production ont changé. Avec des spectacles qui durent quatre jours, on est sans cesse dans le montage, démontage, montage, démontage. Il y a une dévalorisation du métier. Ça peut amener une perte de plaisir, une perte de sens. »

« On a l'impression d'être toujours dans un temps d'urgence, d'avoir perdu les temps longs », confirme Christian Halkin. « Plus ça va vite, et moins il y a d'endroits de rencontres pour les équipes. Récemment, un directeur technique me disait : “Je n'en peux plus : depuis deux ans, je passe d'un spectacle à l'autre”. Parce qu'il y a les institutions, mais il y a aussi toutes les compagnies, qui ont besoin de professionnels aguerris. » D'autant que les jeunes compagnies ne sont pas toujours au fait des règles qui encadrent ce métier. « On a reçu une fiche de poste pour un appel à emploi où il n'était pas précisé les horaires. Il était seulement écrit “flexibilité” », confie Lucie Pinier, coordinatrice de l'ATPS. « C'est

la première fois qu'on voyait ça. On insiste aussi pour avoir des fiches avec des missions claires, parce qu'il peut arriver qu'un technicien se retrouve chauffeur de camion, machiniste, électricien. »

S'inspirer des « permittents »

Former les nouveaux porteurs de projets à ces questions, instaurer plus d'écoute entre équipes techniques et artistiques dans les institutions : des pistes d'amélioration sont à portée de main mais ce sont surtout des mesures structurelles du système et une revalorisation du métier qui permettront vraiment le changement. Christian Halkin suggère notamment de s'inspirer du modèle français et de ses « permittents », des intermittents (CDD) qui sont attachés à un théâtre (et le connaissent donc bien), et sont appelés à compléter ou remplacer l'équipe « officielle » du théâtre lorsque ses permanents (CDI) ont besoin de renfort.

”

Il peut arriver qu'un technicien se retrouve chauffeur de camion, machiniste, électricien

Lucie Pinier, Coordinatrice de l'ATPS

Pour l'heure, ébranlé par les tragédies qui se succèdent, c'est tout le secteur qui s'interroge. A la FEAS (Fédération des Employeurs des Arts de la Scène) par exemple, on nous confirme qu'un rendez-vous a été proposé à l'ATPS. « La première chose à faire est d'écouter », nous explique Alexandre Caputo, président de la FEAS. « On peut en effet constater que le nombre de spectacles créés chaque année a augmenté. Dans les années 90, il y avait en moyenne dix spectacles par an par lieu. Aujourd'hui, c'est plus. Mais il faut savoir que la Belgique francophone connaît une créativité exceptionnelle et que nous avons cinq écoles d'acteurs pour quatre millions d'habitants. En comparaison, la France en a une dizaine pour 60 millions. Le bien-être au travail est une priorité. Il faut réfléchir à comment maintenir cette dynamique positive et l'emploi. Nous devons améliorer la diffusion et faire en sorte que les spectacles jouent et tournent plus. » Une réflexion parmi d'autres, qu'il est urgent de mettre en œuvre pour répondre à un mal-être dévastateur. « On ne peut pas à la fois s'ériger en gardien de la morale et fermer les yeux sur ce qui se passe : ce sont nos scènes qui brûlent ! », résume un témoin en colère.